

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 15 (1909)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1760-1763
Autor: Ischer, Rudolf
Kapitel: 133: Brief Nr. 133
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

133.

(Bern, Bb. 19, Nr. 24.)

J'ai reçu Monsieur et très cher et très honoré Patron vos deux obligeantes lettres du 7 Janvier et du 1^r Fevrier le 3 du même mois. Je vous suis infiniment redevable des peines que vous avés bien voulu vous donner pour retrouver la premiere de ces lettres.

Rien de plus exact que la definition que vous donnés de la charlatanerie. J'ai abusé de ce terme et je suis exactement de votre sentiment malgré le dessin que j'ai formé, et qui n'y deroge en rien. Je veux me procurer la liberté et la tranquillité autant que cela depend de moi. Rien au monde n'est desiré de moi avec autant d'ardeur que ces deux avantages, et je ne les desire que pour pouvoir donner tout mon tems à l'étude.

Vous dites que si mon livre est bon, qu'il faut le finir. A Dieu ne plaise que je m' imagine qu'il vous paroitra bon; il ne le sera que pour les malades qui ne sont pas medecins et qui n'ont point lu. Toujours est-il fondé sur l'experience et l'observation, mais il n'y a pas du neuf.

Vous voulés que je n'y mele pas de la satire. Il est singulier que deux de mes amis m'ont donné il y a deja quelque tems le même conseil. Faites-moi la grace Monsieur de me repondre à une question qui m'importe infiniment. Qu'est-ce que vous appellés satire ?

Enseigner la pratique que l'on fait ne me paroît pas difficile. Mais il me paroît difficile de faire une pratique qui merite d'être enseignée. Cette pratique devoit être le resultat de tout ce que les medecins

ont jamais enseigné de bon et ce qu'ils decouvrent encore aujourd'hui d'un bout de l'Europe à l'autre; et voilà ce que je ne serai point assés.

La traduction de Muhlmann est payée par l'exemplaire de l'irritabilité que j'ai reçu.

Je ne serois pas surpris si vous alliés mourir à Gottingue. Mais si j'ose le dire, j'aimerois mieux à votre place de retourner à Berne, renoncer à toutes les affaires d'état, renoncer à une place dans le senat même, ne faire ma cour à personne, ne me la laisser faire par personne, ne vivre que pour le monde sans le voir et cultiver librement les sciences jusqu'à la fin de mes jours. Vous êtes toujours gêné Monsieur, si vous devenés encore Professeur. Je crois que cette vie privée que vous pourriés mener à Berne seroit encore la plus brillante periode d'une vie aussi brillante que la votre.

M. *Werlhof* a bien raison. J'ignore parfaitement la botanique et je suis incapable de l'apprendre. Je ne connois pas de science pour laquelle je sois si peu fait, et je ne comprends pas encore comment des gens de ma connaissance avec aussi peu de talent que moi y ont pu faire des progrès. Mais j'ignore outre cela bien des choses encore dont certainement un professeur ne pourroit pas se passer. Le grec par ex.

Je vous ai la plus grande obligation d'avoir bien voulu ecrire une seconde fois à M. *Werlhof* en ma faveur. M. *Ackermann* aura sans doute le poste. Si j'ai simplement la vocation nous serons contents l'un et l'autre, et vous m'aurés rendu le service le plus distingué que je puisse concevoir.

Je vous traduirai tout ce qui vous plaira, si j'en suis capable. Le tr. de respiration mis en latin seroit parti avec cette lettre sans une maladie exanthematique etc. chés une demoiselle de consideration qui a voulu que je la voye 50 fois par jour. Elle est à peu près guerrie à present, et je puis retourner à mes occupations cheries. Ce sera donc la semaine prochaine que j'aurai l'honneur de vous envoyer cette traduction. Ensuite je passerai à l'irritabilité. Vous voulés sans doute Monsieur que je traduise le quatrieme volume de l'irritabilité d'un bout à l'autre?

Vous avés bien raison qu'on plait à ses citoyens plus par les petites qualités que par les grandes. Je n'ai jamais negligé ces petites qualités et je voudrois bien avoir recherché autant les grandes. Mais supposés qu'un homme soit simplement avare de son tems, à coté de cela un peu taciturne, et vous scavés tout ce qui a causé ma ruine. Ce n'est pas ma faute si ma vie est la critique de celle de mes citoyens.

M. M. Werlhof et *Hugo* qui sont de grands hommes auroient eu le sort de Democrite en Abdere. Ils ont été estimé parce qu'ils ont vecu à Hannovre.

M. Blasche dont j'ai vu l'ouvrage il y a deux ans ne m'a pas inquieté un moment. Ne seroit-ce pas une presomtion marquée si je voulois lui repondre? Qu'il lise vos memoires sur la respiration. Il verra les torts qu'il a vis à vis de vous. Si vos memoires ne l'en persuadent, est-ce à moi de le persuader? Vis à vis de moi il n'en a presque point parce qu'il a presque raison. Celui qui a escrit votre vie a donné un des livres les plus mal ecrits qui soyent jamais sorti de presse. Pour ce tort là il seroit à reparer

par une seconde édition, réduite à un tiers de la première, corrigée d'un bout à l'autre, purgée de tout ce qui a pu faire de la peine à qui que ce soit, mieux pensée et mieux écrite.

En traduisant votre tr. de la respiration je me suis dit cent fois que ce Hamberger tant vanté et encore nouvellement par M. de *Haen* n'étoit guere plus qu'un animal. Vos expériences sont si claires et en même tems si convaincantes que je ne conçois pas comment on a pu ne pas se rendre. Mais voila ce que c'est que ces professeurs admirés par leurs disciples, et ces reputations de petite société. Un homme renfermé dans un cercle aussi étroit, grand homme sur son fumier, ne pouvoit pas se résoudre à n'être qu'un nain vis à vis de vous.

Je vous ai promis trop en dernier lieu: j'ai cru que je pouvois traduire une feuille imprimée de vos ouvrages dans un soir, mais j'ai remarqué du depuis que ces feuilles avoient 24 pages au lieu de 16 que je leur supposai. Cela n'empêche point que le tout ne soit traduit avant Pâque.

Ma dissertation sur l'irritabilité m'a valu une patente d'academicien del buon gusto de Palerme que j'ai reçu en dernier lieu. Tant mieux parce qu'il faut en imposer à ceux qui ne connoissent point la vanité de ces titres prodigués à tort et à travers.

Je vous repete encore Monsieur les assurances de la plus tendre et de la plus parfaite reconnaissance pour les efforts que vous avés fait pour me soulager et pour me rendre heureux même. Vous y avés reussi.

Brugg, le 13 Fevrier 1760.

Zimmermann.